

la salive de leurs lèvres et la poussière de leurs pas pour en oindre leurs malades.

Tout cela, c'est le Juif, le Juif orgueilleux et inconsolable, effaçant autant qu'il est en lui la trace de son baptême et retournant à la synagogue, à la synagogue perverse et réprouvée : Juif par le sang bien plus que par la foi, sacrifiant au besoin la Bible à sa race et Moïse à Barcochébas, pas plus Juif orthodoxe qu'il n'est chrétien orthodoxe. Je l'ai dit, cette doctrine, qui ne voulait être que celle d'une nation, cette théologie ou cette philosophie qui ne pouvait être acceptée qu'à titre héréditaire et qui n'était pas même fidèle à l'hérédité, ne pouvait être de longue durée. C'est un des divins caractères du christianisme d'être de toutes les races comme de tous les temps. L'idée d'un christianisme juif était un non-sens comme l'eût été l'idée d'un christianisme syrien ou cappadocien, comme l'est de nos jours l'idée d'un christianisme russe ou anglais. La vérité n'est ni russe, ni anglaise, ni grecque, ni juive ; elle est universelle. En fait de religion, qui dit nationalité dit fausseté ; culte national, culte sans foi. Se faire locale, de la part d'une religion, c'est abdiquer.

La crise des hérésies judaïques ne devait donc pas troubler longtemps la marche de l'Église. L'Église datait d'un siècle et demi ; elle avait été fortifiée par la persécution, glorifiée par ses martyrs, grandie par sa constance. Elle pouvait laisser en arrière, non sans l'amer regret des âmes égarées, mais sans péril pour sa propre grandeur, Ébon et ses homélies apocryphes, Elxai et son Christ de trente-deux lieues de long.

CHAPITRE VII

HÉRÉSIES GNOSTIQUES

Venons-en maintenant aux hérésies d'un ordre opposé, à celles qui faisaient retour vers le paganisme, vers l'Orient, vers les écoles profanes des philosophes grecs ou plutôt des illuminés de l'Asie.

Ici nous rencontrons une tout autre puissance, une tout autre affinité avec les instincts éternels de la nature humaine, un tout autre appui emprunté aux erreurs familières à l'esprit humain. Ici un problème philosophique est du moins soulevé ; mais soulevé témérairement pour retomber sur les intelligences qui le soulèvent, et pour les écraser.

Dieu existe, ont dit ces penseurs, Dieu existe, mais le monde existe ; Dieu, être pur et absolument spirituel ; le monde formé de la matière. Comment l'un a-t-il pu sortir de l'autre ?

Dieu existe, mais le mal existe ; le mal à côté du Dieu

infiniment bon. Comment le mal a-t-il pu sortir du bien infini ?

Le christianisme et, avant lui, le judaïsme répondaient à ces questions par deux notions qui sont devenues aujourd'hui presque vulgaires et que les intelligences acceptent sans beaucoup de peine. La réponse à la première question est l'idée de la création par laquelle Dieu a donné l'être à ce qui n'était ni en lui ni hors de lui, à ce qui n'était pas; par laquelle il a, non pas enfanté, ce qui supposerait une similitude de substance, non pas façonné, ce qui supposerait une matière préexistante, mais suscité à l'être et à la vie, ce qui n'avait ni l'un ni l'autre, les intelligences, la matière, le monde. La réponse à la seconde question est l'idée du libre arbitre par lequel l'être intelligent créé de Dieu, mais créé libre, c'est-à-dire capable de bien et capable de mal, a pu produire le mal qui n'était ni en lui, ni en Dieu, ni dans la matière, ni dans le monde.

Ces réponses n'étaient pas à l'usage du paganisme. L'idée du libre arbitre était pour lui profondément obscurcie. L'idée de la création, il ne sut jamais l'atteindre¹ (ce fut là sa faiblesse capitale). Le paganisme en était donc réduit au vague des idées, à la confusion des mythes, à l'absence de dogme. Tantôt dualiste et supposant, avec la plupart des philosophes, l'éternité de la matière; tantôt panthéiste et supposant, avec les premiers mythologues, la divinité de la matière; nommant souvent le Dieu suprême, mais le discernant mal; ne le séparant exactement ni du monde, ni de la matière, ni du mal, ni des intelligences intermédiaires, ni de l'homme; le paganisme ne se chargeait de rien

¹., par exemple, la manière dont Lucien se raille de l'idée de la création. *learo-Menipp.*, p. 728. A B.

expliquer et n'expliquait rien. Il imposait des rites, il n'enseignait pas des dogmes.

Mais quand vint l'agitation des temps philosophiques et surtout la lumière des temps chrétiens, ce repos des intelligences dans les ténèbres et dans le vague ne fut plus tolérable. Il ne l'était pas, surtout pour des hommes qui avaient été un instant disciples de la foi, qui avaient passé par l'Église, et que le paganisme cherchait à ressaisir sous le nom d'hérésie. Ces hommes étaient restés païens de cœur; ils ne pouvaient donc se faire à accepter l'idée de la création, de toutes les vérités, la première obscurcie et la plus profondément obscurcie, de toutes la plus difficile à reconquérir pour les intelligences égarées. Ces hommes étaient, ou par hostilité de race, ou par rivalité d'école, ennemis des Juifs; et leur ambition était de se faire un christianisme antijudaïque, un Évangile qui fût, non le complément, mais la perpétuelle contradiction de la Bible. Ils repoussaient donc la solution biblique du problème comme ils repoussaient tout ce qui était biblique. Mais, d'un autre côté, reprendre cet ancien et brutal sommeil des intelligences païennes que la prédication chrétienne avait interrompu était impossible pour eux; leur paganisme baptisé ne pouvait tenir ses yeux fermés en face du problème qui se dressait devant lui¹.

Expliquer l'existence du monde et l'existence du mal sans admettre l'idée de la création; l'expliquer par un rêve, par une hypothèse quelconque, quand ce serait une fantastique et monstrueuse hypothèse, aliment creux, que les intelligences

¹L'origine du mal était le grand embarras des hérétiques: « Languens (Marcion) quod et nunc multi et maximi heretici circa mali quæstionem. » Tert., *adv. Marcion.*, I, 2.

ne pouvaient accepter, mais dont les imaginations se rassaiaient un moment : tel fut le singulier travail de ces écoles.

Elles commencèrent par élargir, s'il est possible, la distance entre Dieu et le monde, entre Dieu et la matière, entre Dieu et le mal, qu'elles reprochaient à la tradition judaéo-chrétienne de trop diminuer. A un bout de l'immensité, il y a, disaient-elles, le chaos, la matière informe, ou, pour mieux dire, il y a le vide. A l'autre bout, il y a le premier Être, l'Inaccessible, l'Insondable, l'Abîme (*Bythos*). Or, de l'un à l'autre, quel rapport est possible, de la plénitude au vide, de l'être au néant, de l'esprit à la matière, de l'infini au fini, du bien au mal ?

Et cependant, puisque le monde existe, un rapport a existé entre la matière inerte et la volonté toute-puissante, entre le vide qui s'est rempli et la plénitude qui a débordé sur lui. Un contact a existé, au moins par des intermédiaires ; et quels ont pu être ces intermédiaires ?

Essayons. Le premier être a pu engendrer et produire d'autres êtres. L'Abîme a sa Pensée (*Ennoïa*), qui est sa fille et sa compagne. Avec elle il engendre un couple (une *syzygie*) d'êtres divins, d'*éons* (on a inventé ce nom d'*éons* pour ne pas les appeler des *dieux*, et pour masquer ainsi le retour vers le polythéisme), mais d'êtres divins inférieurs à lui-même. Ce couple en engendre un autre, cet autre un troisième, et ainsi tant qu'on voudra. Ce sera, selon les uns, la tétrade ; selon les autres, l'heptade, l'ogdoade, la dodécade, qui, avec le divin *Bythos*, formera le Plérôme, la Plénitude du monde supérieur. Ainsi, grâce à des générations et en même temps à des dégradations successives, le suprême Abîme sera le premier anneau d'une chaîne dont l'homme pourra être le dernier.

Mais non ! cela est impossible ! Est-ce que le père peut mettre au jour un rejeton d'une nature différente de la sienne ? Est-ce que chacun de ces couples sortis de *Bythos* ne sera pas divin comme lui, immatériel comme lui, parfait comme lui, comme lui sans affinité possible avec la matière, avec l'imparfait, le vide ? Il y aura peut-être entre eux des degrés de hiérarchie, non des différences de nature. Qu'on les multiplie tant qu'on voudra, ces générations successives ne feront faire un pas ni à Dieu vers le monde, ni à la pensée vers la matière, ni à notre intelligence vers la lumière qu'elle cherche.

Que faire ? Il faut qu'un des êtres divins ait dévié, ait abdiqué sa nature, soit sorti de sa route, soit allé, contre toute loi et contre toute raison, s'échouer sur les plages du néant, du vide, du chaos. Il faut la chute d'un dieu, pour ne pas admettre avec la Bible la chute de l'homme. Sans doute, cela est illogique, antiphilosophique, impie, impossible ; mais il le faut. Placer cette déviation dans les degrés les plus élevés du divin Plérôme, ce serait trop dur. On la placera dans les derniers ; l'hypothèse n'en sera pas plus logique, mais elle sera moins choquante. Maintenant donc, aux imaginations gnostiques (car la raison ici n'a rien à faire), à rêver le monstrueux roman de la déviation. Selon les uns, dans cette chaîne des *éons*, dont chaque anneau connaît celui qui le précède et celui qui le suit, mais n'en connaît point d'autres, il y aura eu, au dernier degré, un *éon* plein d'orgueil, qui aura voulu remonter aux degrés supérieurs, traverser les espaces ténébreux qui le séparent du premier être, percer jusqu'au divin et suprême Abîme : et, pour punir cet orgueil, il aura été rejeté hors du Plérôme, il aura habité le vide, et il l'aura fécondé. Selon

d'autres, ce sera un éon féminin, assez mal appelé *Sophia* (la sagesse), qui, dans une extase d'orgueil, d'étonnement ou de crainte, aura, à elle seule et sans son époux, enfanté une race illégitime dont elle sera devenue ensuite la victime ou la captive. Ou bien encore, ce seront deux Éons masculins, qui, épris d'une même beauté, auront doublement enfanté par elle et loin d'elle, légitimement ou illégitimement, une postérité parfaite et divine, une postérité imparfaite et inférieure. Le génie de l'hérésie varie à l'infini ces hypothèses, qui, on le sent bien, ne sauraient rien expliquer. N'importe! il faut que la déviation ait eu lieu, et la gnose se tuera à faire et à refaire sans fin le mythe de la déviation.

La déviation admise, tout se déroule sans peine. La déviation a produit le démiurge (l'auteur du monde), un ou multiple, quel que soit son nom, dieu illégitime et qui n'aurait point dû naître, qui est né et qui vit hors du divin Plérôme. Le démiurge, en s'approchant du vide, a produit le monde, illégitime, vicieux, imparfait comme lui; mais, cependant, le mal qu'il a fait n'a pas été absolument sans remède. Selon la plupart des gnostiques, le dernier des Éons, *Sophia*, la mère du démiurge, dans sa pitié, s'est approchée de ce monde illégitime et y a déposé une étincelle de l'Esprit divin. Le monde, et l'homme qui habite le monde, ont possédé ainsi le triple élément dont la distinction est si familière à la philosophie chrétienne ou païenne, orthodoxe ou hérétique, de ce siècle-là; du chaos dont il est sorti, il tient le principe matériel (*hylique*), son corps; du démiurge, qui a façonné le chaos, il tient le principe animal (*psychique*), son âme; de la compatissante et libérale *Sophia*, il tient le principe spirituel (*pneumatique*), son esprit.

Mais maintenant va éclater la haine de ces païens baptisés pour le judaïsme, cette haine qui est le premier mobile des hérésies gnostiques. Par haine du judaïsme, on a rejeté l'idée de la création et on s'est jeté dans les monstrueuses hypothèses que nous venons d'indiquer. Par haine du judaïsme, on arrive à un blasphème plus abominable encore. Ce démiurge, ce dieu bâtard, c'est le Dieu des Juifs; c'est lui qui, contre les lois du Plérôme, a fait le monde, et c'est lui qui l'a gouverné contre la volonté du Plérôme. Cette conduite de Dieu sur les choses humaines que la Bible met en lumière n'est, selon les gnostiques, que le gouvernement d'un usurpateur et d'un tyran. Moïse n'est que l'envoyé mensonger d'un dieu inférieur. Sa loi est une loi entachée; ses prophètes, des imposteurs; ses saints, des maudits; ses maudits, des héros; ses pratiques, des superstitions; sa morale, une tyrannie. On va parfois jusqu'à justifier la désobéissance d'Adam et honorer le crime de Caïn.

Aussi la rédemption, la mission du Christ ne saurait plus être autre chose qu'une délivrance de cette tyrannie. Le Plérôme a eu pitié de la race humaine. L'un des éons, *Christos*, s'est approché de la terre. Il n'a pas pris la nature charnelle de l'homme; car, entre lui et cette chair sortie du chaos, nul contact n'était possible; mais il en a pris l'apparence. Selon les uns, il a passé par le sein de Marie sans rien recevoir d'elle; selon d'autres, dans les trois années qui se sont écoulées entre le baptême dans le Jourdain et le crucifiement sur le Calvaire, il s'est associé à l'homme Jésus, gardant son être distinct, et laissant Jésus mourir sans lui comme il l'avait laissé naître sans lui. Mais, dans cette courte habitation sur la terre, il a